STEIN AM RHEIN,

LA VILLE-MUSÉE AU BORD DE L'EAU

A un jet de pierre de la frontière allemande, quand le lac de Constance redevient le Rhin, les brumes habillent les façades peintes de Stein am Rhein.
21 septembre 2011_07:56_1/640"_f/8.0

TEXTE MARCO CATTANEO . PHOTOS STEPHAN ENGLER

Le maire soulève les cinq kilos de la coupe d'argent, celle que l'esclave devenu baron offrit à la ville en revenant de la guerre.

Ce sont quelques maisons bourgeoises, millénaires et sagement alignées au bord du Rhin. Entre le fleuve et son château, entre la petite île de Werd et le couvent Saint-Georges, Stein am Rhein se feuillette comme un livre de contes, chaque façade une image, et chaque image une légende. Ici, à la mode médiévale, les maisons portent toutes un nom, l'Aigle noir, le Dragon ou la Corne noire, et la poste suisse a du attendre la fin du XXe siècle pour y imposer ses numéros.

La rue centrale - et presque unique – change de nom trois fois, Oberstsadt, Understadt et même, en son milieu, Place de la Mairie, mais elle ne mesure que 350 mètres, des briques rouges de l'hôtel Chlosterhof à l'horloge ronde de la porte basse. La ville s'arrête à cette tour, détruite en février 1945 par une bombe américaine égarée, et reconstruite à l'identique dans l'année qui suivit. Au-delà, un vaste parking accueille les cars d'où descendent bon an, mal an, un petit million de visiteurs. Trois cent cinquante mètres, donc.

A mi-chemin entre les chutes du Rhin à l'ouest et la petit île allemande de Reichenau qui marque, vers l'est, l'entrée du lac de Constance, Stein am Rhein se love contre les rives du fleuve. 27 septembre 2011_15:34_1/250e_f/11.0

(suite de la page 131)

Il faut pourtant plusieurs heures pour la parcourir, lorsqu'on se laisse prendre au jeu de ses façades. Saint-Georges, patron des chevaliers, nous accompagne partout comme un fil rouge légendaire, tuant le dragon à chaque coin de rue, en fresque, en médaillon, en bas-relief, sur les bouches d'égout ou sur les portes de verre. De Diogène à Alexandre, de Bacchus à ce boucher tirant la patte d'un cochon promis à l'abattoir, les scènes peintes se succèdent comme les illustrations d'un vieux livre d'enfant. La grande histoire côtoie l'anecdote : d'un côté on voit Zwingli, Réformateur austère, délivrer son prêche. De l'autre, on découvre les mésaventures des troupes de la ville, envoyées en renfort à Morat, arrivées trop tard pour la bataille, mais juste à temps pour le pillage.

Des femmes nues et voluptueuses, inspirées du Décaméron, ce récit médiéval osé, ornent la plus ancienne des fresques, créée en 1520. Les autres datent plutôt des XIXe et XXe siècles. Face au fleuve, tournant le dos à la rue-musée, on en voit même de contemporaines, peintes au début des années 2000. Les architectures aussi ont évolué, les colombages ont été recouverts puis dévoilés à nouveau, des oriels ont vu le jour. Ces avancées en encorbellement offraient aux maîtresses de maison un point de vue indiscret sur la rue et ses promeneurs. Les styles se marient sans heurts, la façade du graphiste Aloïs Carigiet, réalisée en 1956, côtoie celle de Thomas Schmid, de quatre siècles son aînée.

Mais c'est sur un autre mur que la légende commence vraiment. On y voit le retour en carrosse d'un vieillard fortuné, un enfant de Stein am Rhein à l'incroyable destin. Johann Rudolf Schmid, un gamin de la ville, n'a pas dix ans lorsque son père décède. Schwarzenhorn, la maison bourgeoise qu'il habite, a beau être cossue, sa mère ne parvient plus à les nourrir, lui et tous ses frères ; elle n'a d'autre solution que de les placer, qui chez un oncle, qui chez un cousin. Johann Rudolf quitte donc les berges du Rhin et rejoint un proche, officier de l'armée impériale. A peine formé, le voici déjà jeune lieutenant, guerroyant contre les Turcs. L'officier y perdra la vie et Johann Rudolf la liberté : il est capturé sur le champ de bataille, réduit en esclavage et retenu à Istanbul où il passera dix-huit ans, jusqu'en 1624.

Mais l'Autriche et l'empire ottoman négocient une paix. Il leur faut un interprète et Johann Rudolf, qui parle les deux langues, est taillé pour le rôle. Il le joue si bien que l'empereur d'Autriche rachète sa liberté. D'esclave, il devient diplomate et reste à Istanbul, mais cette fois avec le rang d'ambassadeur. Il convainc les Turcs de rester à l'écart de la guerre de trente ans. L'Europe y gagne un répit, lui un titre de noblesse, offert par un Ferdinand III reconnaissant. Le voici désormais baron, le baron de Schwarzenhorn, du nom de la maison familiale de Stein am Rhein.

Sa fortune est faite, il a été esclave et diplomate, a découvert la vie de Cour, a siégé au Conseil de guerre impérial. Il ne lui reste plus, à 74 ans, qu'à retrouver sa ville et sa maison. Mais une telle saga ne doit pas être oubliée. Il commande donc à Augsburg une coupe en argent, soutenue par les trois sultans turcs qu'il a connus, couronnée par les trois empereurs qu'il a servis. Il l'offre à sa ville, et pose une condition : qu'on se souvienne, lorsqu'on y boirait, de son incroyable aventure. Et c'est ainsi qu'une trentaine de fois dans l'année, le maire sert à ses invités un pinot noir de la région dans ce curieux récipient, assuré tout de même pour 1,3 millions de francs.

Les façades, qu'on aperçoit depuis les fenêtres de l'hôtel de Ville, sont pimpantes, les balcons fleuris, les pavés irréprochables. Partout, des architectes attentifs ont marié vieilles poutres de chêne et poutrelles d'acier, murs de torchis et puits de lumière, espaces

Sur les façades médiévales des maisons bourgeoises, on a ajouté des oriels, des avancées en encorbellement qui offrent un point de vue indiscret sur la rue et ses promeneurs. 21 septembre 2011_11:28_1/800e_f5.6

ICI, À LA MODE MÉDIÉVALE, LES MAISONS PORTENT TOUTES UN NOM, L'AIGLE NOIR, LE DRAGON…

La façade la plus récente de la Ville, créée en 1956 par le graphiste zurichois Alois Carigiet. 22 septembre 2011_09 : 42_1/250e_f/2.8

Sur les façades médiévales des maisons bourgeoises, on a ajouté des oriels, des avancées en encorbellement qui offrent un point de vue indiscret sur la rue et ses promeneurs. 21 septembre 2011_11 : 28_1/800e_f5.6

Le Maire Franz Hostettmann, dix-huit ans de pouvoir débonnaire et incontesté, présente fièrement la coupe sur laquelle est gravée l'incroyable histoire de cet enfant de la ville, tour à tour esclave, diplomate et baron. 21 septembre 2011_16 : 09_1/60e_f8.0

(suite de la page 132)

ouverts et appartements cossus. Les rénovations se sont succédées, 14 millions pour le Bürgerasyl, l'hôpital médiéval, 20 autres millions pour le château, le tout grâce à la Fondation Windler qui veille sur Stein am Rhein comme une bonne fée sur un berceau. Emma et Jakob Windler ont laissé là toute leur fortune, bâtie aux grandes heures de la chimie bâloise, mettant définitivement leur ville à l'abri du besoin.

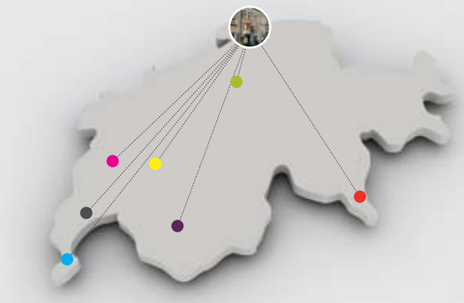
Aux touristes, aux résidents aisés, à cette Fondation dont la fortune frôle les 700 millions de francs, Stein am Rhein ajoute même quelques industries, dans le domaine de l'optique ou la création de meubles design. La ville est aussi le berceau des chaussures de ski moderne : c'est là, dans l'usine Henke où travaillaient jusqu'à 500 personnes, que vit le jour en 1956 la première chaussure à boucles du monde. L'entreprise a depuis fermé ses portes, et l'ancienne usine, magnifiquement transformée, abrite désormais l'hôtel Chlosterhof.

La ville est tellement typique, si profondément ancrée dans l'histoire, qu'on l'imagine dirigée par un maire dont la famille serait installée là depuis plusieurs siècles. Mais il n'en est rien. Franz Hostettmann, qui nous accueille dans la salle du Conseil de l'Hôtel de ville, est né à Fribourg. Il est arrivé par hasard sur les bords du Rhin, diplôme de l'école hôtelière de Lausanne en poche, pour y reprendre un restaurant, et n'en est plus jamais reparti. Il aborde sa dix-huitième année de pouvoir débonnaire et incontesté, heureux de cette ville-musée qu'il contemple par la fenêtre, à travers des vitraux du quinzième siècle. Il en a banni les parasols publicitaires, et se félicite qu'aux touristes, qui ne paient pas d'impôts locaux, soient venus s'ajouter des Zurichois fortunés, séduits par la qualité du lieu, et qui eux en paient.

Il y a ici à peine plus de trois mille habitants et la croissance n'est en rien un objectif. Tout au plus le Maire accepte-t-il l'idée, vaguement saugrenue, que la population puisse augmenter de 300 personnes dans les dix ans à venir. Pourtant, ne vous aventurez jamais à parler de village lorsque vous évoquez Stein am Rhein. C'est bien une ville, un statut obtenu il y a un peu plus de mille ans, lorsqu'elle s'est vue octroyer, en l'an de grâce 1007, un précieux droit de marché. Quatre siècles plus tard, elle est même devenue ville franche, ses bourgeois ayant racheté à leur bailli surendetté ses droits de douane et de justice.

STEIN AM RHEIN (SCHAFFHOUSE)
47° 40' 5" N, 8° 51' 32" E

Population 3'308 habitants
Altitude objectif 413 m.
Une chambre au Chlosterhof
Une terrasse celle de Schiff, au bord du Rhin
Sur le web steinamrhein.ch

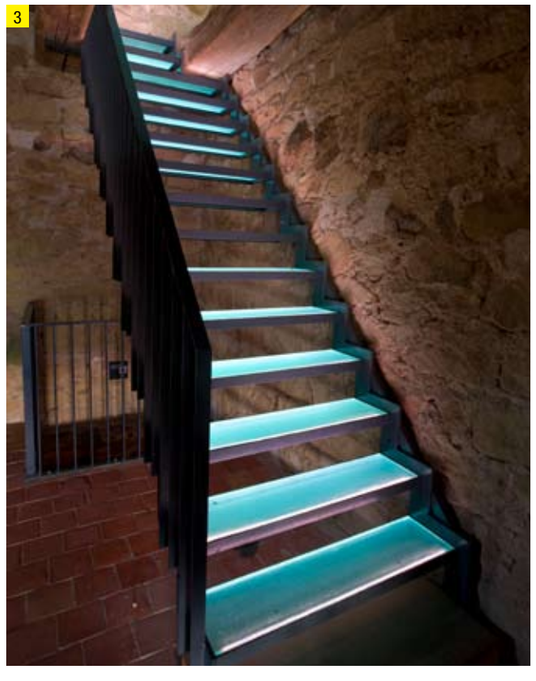


	Distance	En train	En voiture
Berne	176 km	2 :20	Environ 2h.
Genève	339 km	4 :07	Environ 3h.30
Lausanne	273 km	3 :32	Environ 3h.
Lugano	268 km	4 :13	Environ 3h.
Neuchâtel	200 km	2 :58	Environ 2h30
Sion	326 km	3 :58	Environ 3h.30
Zurich	55 km	1 :04	Environ 1h.

TOURISME.

Sur les murs du couvent, une étonnante grisaille du XVIe siècle laisse deviner, en transparence, le bois d'une poutre qui la traverse comme une blessure. 21 septembre 2011_11:13_1/60s_f8.0

A Stein am Rhein, Saint-Georges, patron de la ville, tue le dragon à chaque coin de rue, en fresque, en médaillon, en bas-relief, sur les bouches d'égout ou sur les portes de verre. 22 septembre 2011_09:21_1/200e_f6.3



1 Quatre siècles séparent ces deux façades, celle de Carigiet, à gauche, peinte en 1956, et celle de Schmid, à droite, réalisée en 1520. 21 septembre 2011_11:43_1/640e_f8.0

2 Erwin Züger, souffleur de verre, a installé son atelier au 1er étage d'une bâtisse dont les plus vieilles poutres datent de 1200. 21 septembre 2011_15:35_1/30e_f7.1

3 Le château de Hohenklingen, qui domine la ville, a été entièrement rénové au début du XXIe siècle, grâce à la Fondation Windler. 21 septembre 2011_14:10_1/1e_f10.0

(suite de la page 136)

Stein am Rhein mérite aussi une promenade nocturne. Les façades peintes, si spectaculaires, disparaissent et révèlent enfin ces vitrines devant lesquelles on est passé à plusieurs reprises sans jamais les remarquer : des vaches en métal, des masques africains, l'arrangement minimaliste d'un décorateur d'intérieur, tout un univers étonnant que le promeneur découvre dans le silence de la ville endormie. Le plus curieux est peut-être cette fenêtre habillée de boules en verre soufflé. A l'enseigne d'Ars et vitrum, C'est l'atelier – et la maison – d'Erwin Züger.

Lorsqu'il nous accueille, le souffleur de verre désigne modestement les poutres de l'entrée, « ça date de 1200 » annonce-t-il avec timidité. Il déambule au milieu des objets fragiles, montre ses « spirales », sortes de vis sans fin dans lesquelles tourne une boule de verre : sa spécialité. Il parle doucement, l'écho d'une voix trop forte suffirait peut-être à briser tant de fragilités suspendues. Il nous montre son établi, la petite flamme bleue devant laquelle naissent ses larmes de verre.

Sur la colline, derrière les murailles du château de Hohenklingen qui domine la ville, le vingt-et-unième siècle éclaire le passé avec intelligence et gravité. Une installation de Rudolf Blättler nous y invite à revivre le cauchemar sensoriel des oubliettes, la solitude, l'obscurité, mais aussi l'attente, le temps qui s'étire sans perspective. Au bas d'une échelle métallique, sur une passerelle trop étroite pour qu'on s'y tienne à plusieurs, dans une obscurité presque totale, il faut attendre de longues minutes, laisser l'œil s'habituer à cette pénombre dense, pour enfin découvrir, dix mètres plus bas, un visage sombre et énigmatique qui nous regarde sans expression.

Avec ses oubliettes, le château était la plus inquiétante des prisons de la ville, qui en comptait deux autres : la Tour aux sorcières où périrent quelques malheureuses, par chance peu nombreuses car l'inquisition n'eut jamais grand écho en ces terres réformées, et l'hôpital des bourgeois, où l'on enfermait les clochards, et qui abrite aujourd'hui l'office du tourisme. Ces terres réformées, et l'hôpital des bourgeois, où l'on enfermait les clochards, et qui abrite aujourd'hui l'office du tourisme.

Klostermuseum St. Georgen, Stein am Rhein ©Gottfried Keller-Stiftung, Zürich, 2011.

CINQ SIÈCLES D'ARCHITECTURE ENTRE LES MURS DU COUVENT

C'est dans les anciennes pièces du couvent Saint-Georges que l'on plonge le plus profondément dans le temps, jusqu'au coeur de l'époque romane qui vit naître Stein am Rhein. Déserté trois siècles durant par les moines, au plus fort de la Réforme, le couvent s'est vidé peu à peu de ses meubles, de ses objets, de ces livres qu'on y avait écrits et enluminés. Il était pourtant un haut lieu de la chrétienté, l'endroit où les Carolingiens s'initiaient à la lecture et à l'écriture latine, où les pèlerins s'arrêtaient en nombre. Même Saint Othmar, qui fonda le couvent de Saint-Gall, y trouva refuge à la fin de sa vie, isolé du monde par les eaux transparentes du Rhin , de part et d'autre de l'île de Werd.

A l'entrée du bâtiment, un spectaculaire pressoir du XVIIIe siècle attend le visiteur. Sa pièce maîtresse, un bloc de chêne de plusieurs tonnes d'un seul tenant, est soutenue par des cales joliment baptisées « Bauern », « paysans ». Ce sont bien eux, à travers l'histoire, que l'on a toujours pressé. Sur le bois des portes, les ferrures tourmentées du gothique tardif nous rappellent que cinq siècles d'architecture s'entremêlent ici, des murs épais de la période romane aux découpes ogivales du cloître. Depuis sa construction par le Duc de Souabe, autour de l'an mil, le couvent bénédictin de Stein am Rhein n'a en effet cessé de se transformer, il a été rénové, étendu, s'est vu enrichir de nouvelles pièces et de nouveaux décors. Cette fresque de 1506, par exemple, où planètes et zodiaque témoignent d'une cosmologie géocentrique, et jusqu'à ces étonnantes grisailles et boiseries polychromes, elles aussi du XVIe siècle.

1 A travers les fenêtres du cloître, l'un des plus anciens ensembles conventuels de Suisse. 21 septembre 2011 – 10:54. 1/400e_f8.0

2 Sur un mur du couvent, le zodiaque et l'univers géocentrique, tel qu'on se le représentait au XVIe siècle. 21 septembre 2011 – 11:18. 1/60e_f8.0

3 Les plus anciens espaces datent de l'an mil, en pleine époque romane. Ils voisinent avec les ogives du gothique qui s'y sont ajoutées au fil des siècles. 21 septembre 2011 – 11:04. 1/25e_f8.0